

POÈMES

MONSTRA

SIRÈNES

Avec des rires faux et de profonds sanglots,
Les filles de la mer chantent ou s'étreignent,
Et leurs cheveux luisants que dans l'ombre elles peignent,
Traînent en frissons d'or au pied des noirs ilots.

Ainsi qu'un lys marin dans les limons éclos,
Elles ont la pâleur des reflets qui les baignent;
Les lueurs de leurs yeux s'allument et s'éteignent,
Comme un astre noyé qui tremble sous les flots.

Leurs longs corps imprécis ont la forme des vagues.
Les regrets, les terreurs, l'espoir, les désirs vagues,
Se condensent la nuit dans le brouillard amer.

Et, bercés mollement sur la gorge où tout sombre,
Les morts, coulés à pic, vont savourer dans l'ombre.
Tout l'amour contenu dans la mort et la mer.

HERMAPHRODITE

Unique achèvement et double volupté :
Son bonheur immobile est au centre des choses.
Sexes, esprit et chair, effets brefs, longues causes;
Le multiple changeant se fixe en l'unité.

Dans ce morcellement qu'est la réalité,
Les êtres séparés se recomposent.
Le doux monstre parfait s'est couché sur les roses;
Un instant qui prit forme obtint d'être sculpté.

Le plaisir se résume en sa chair ferme et dure.
Le beau marbre allongé n'est qu'un spasme qui dure;
Sept notes s'unissant ont mêlé leurs accords.

Et, refermant ses yeux de langueur et de flamme,
Dans la sérénité d'un dieu qui serait femme,
Il propose au désir l'énigme de son corps.

SPHINGES

Sur la rive immobile et noire
Où sonne un éternel minuit,
Deux à deux, les Sphinxes vont boire
Aux estuaires de la nuit.

Le fard gras, répugnant enduit,
Découle des faces d'ivoire;
On entend grincer leur mâchoire,
De faim, de fatigue et d'ennui.

Chaque houle apporte un cadavre;
Les nefs abordent dans ce havre,
Mâts dénudés, fanal éteint.

Et, dans la paix d'un long festin,
Les Sphinxes rampant sur les grèves
Dépècent les restes des Rêves.

PRINTEMPS SOLAIRE

Tu viens, force des forts, sang du sang, feu des moelles!
L'arche des hauts glaciers se rompt sous ton effort.
Les dieux, tordant leurs bras sous la blancheur des toiles,
Refusent leur nectar et saignent leur ichor.

Ils voient ta coupe d'or sans mâturation et sans voiles
Voguer loin des étangs et des cygnes du Nord.

Le souffle du vent chaud fond les glaçons d'étoiles;
Soleil, errant nautique, ailé de neige et d'or!

Viens! Viens! L'hiver est mort. Un cri. L'aube amoureuse.
Les dauphins réveillés vont danser à l'avant,
Aède qui pour barque as la cithare creuse;

Atteignant au matin les plages du levant,
Délos la vagabonde et Delphes la pierreuse,
Bondis, les bras levés, dans la tiédeur du vent!

CENTAURES

Au soir appesanti des lourdes canicules,
L'air chaud roule dans l'ombre une odeur de toison.
Un souffle bondissant se mêle aux crépuscules;
Le vent qui soudain fonce a crevé l'horizon.

Les ouragans rôdeurs dans les halliers circulent,
Ecrasant du sabot la sèche frondaison;
Des chevaux monstrueux accourent ou reculent;
La forêt piétinée a perdu sa raison.

Ebrouement d'étalons, ruée, effroi, ravages :
Les branches ont cédé sous les poitrails sauvages;
Tout s'éloigne; l'air tremble : un vrai cheval hennit.

Et le vent qui galope aux flancs du mont sonore,
Sous le fouet des éclairs flagellant l'infini,
Arrondit dans les cieux sa croupe de centaure.

Marg. YOURCENAR.